reproduction de curieux monuments, généralement ignorés, à cause de leur isolement dans des localités trop peu fréquentées.

Tel est résumé, en quelques lignes, l'ensemble de cet important ouvrage.

Mais M. l'abbé Condamin s'est souvenu encore que le rôle de l'historien ne consiste pas seulement à faire connaître les faits réels de l'histoire, mais à détruire aussi les erreurs que la tradition populaire vient mêler trop souvent aux souvenirs du passé.

Il en est ainsi d'abord de l'orthographe du nom de *Jarez*, que par routine nos administrations locales et nos compagnies des chemins de fer s'obstinent à écrire *Jarret*, forme adoptée au hasard et que rien ne justifie, mais que nous espérons bien voir disparaître un jour de nos cartes géographiques aussi bien que des livres de statistique.

Telle est aussi la légende absurde, qui fait une anthropophage d'une châtelaine du XIII^e siècle, dite *la Dame de Jarez*. D'où vient cette légende ? Dans quel ancien document en trouve-t-on la trace ? Malgré toutes nos recherches, rien, absolument rien n'a pu nous le révéler. Mais à une époque encore récente, où l'on aimait à donner à l'histoire la couleur du roman, c'était là un beau sujet à traiter pour le lecteur bénévole. Ce qui est plus étrange, c'est que les pseudo-historiens de l'époque romantique n'étaient pas même fixés sur l'identité de cette grande dame, mangeuse d'enfants, sur l'époque exacte où elle avait vécu, non plus que sur les châteaux qu'elle habitait. Il fallait, une bonne fois, faire justice de toutes ces fantaisies, et c'est ce qu'a fait M. Condamin. Prenant la légende corps à corps et resserrant le débat dans d'étroites limites, il a démontré clairement que la Dame de Jarez, à laquelle on donnait des goûts si dépravés, était, au contraire, une femme pieuse et bienfaisante. Nous l'en félicitons hautement ; non pas que ce soit là la partie la plus importante de son œuvre, mais il y a toujours un double mérite à rectifier de semblables erreurs. Car non seulement il est bon de réparer une injustice, alors même qu'elle s'adresse à la mémoire de personnages morts depuis de longs siècles, mais rien ne contribue plus à fausser, aux yeux des masses, la physionomie d'une époque que ces épisodes risqués, faits pour saisir l'imagination populaire, et que tôt ou tard la critique est obligée de faire disparaître du domaine de l'histoire.

A. VACHEZ.